

Encore si tu étais capable de tirer partie de ta voix ; mais tu n'as jamais voulu apprendre la musique : maintenant, il est trop tard.

Médéric intervint en faveur de son frère.

— Aie confiance, dit-il au père ; Jean est plein de bonne volonté.

— Je ne lui demande, dit Jordanet, que de faire un bon soldat : mais j'en doute, jamais il ne pourra se plier à la discipline militaire !

— Que si ! fit Jean, à qui la honte et l'impatience contenue faisaient monter une rougeur au front. Quand je me croirai malheureux, je penserai à toi et j'accepterai mon sort.

— Bien, mon garçon, et oublie les mots un peu durs que je viens de t'adresser. Médéric et toi, veillez sur vos sœurs, ne laissez manquer de rien votre mère et prouvez, à force de bonne conduite, que le forçat Jordanet avait bien élevé ses enfants. Adieu, chère femme, chers enfants !

Et ne pouvant les serrer contre son cœur, il leur envoya un baiser, de la main.

L'heure était venue de se séparer... peut-être pour toujours.

Mme Jordanet, soutenue par ses fils, redescendit péniblement l'escalier de la prison. Rentrée chez elle, la pauvre femme glissa ces mots à l'oreille de Médéric :

— Tu as bien fait de dire au père toute ta pensée.

XIII

Première Epreuve

Marguerite était retombée dangereusement malade après la condamnation de Jordanet. Elle fut plusieurs mois dans son lit en proie à une fièvre terrible qui mit deux fois, au courant de sa maladie, sa vie en danger.

Gérard, nommé sous-lieutenant au 22^e chasseur, en garnison à Meaux, se trouvait, par un heureux hasard, sous les ordres du lieutenant-colonel de Vandières.

Ce dernier lui donna toute la latitude compatible avec les règlements pour aller voir sa mère à Paris. Il ne l'interrogeait pas au retour ; mais il lisait, comme en un livre ouvert, dans la physionomie si expressive du jeune homme, et quand il le voyait sombre, préoccupé, il se détournait pour lui cacher la douleur qu'il ressentait par contre-coup.

Il s'était fait un devoir de ne pas reparaître chez Marguerite. Il craignait de retarder, par des visites prématurées, une guérison qu'il n'osait espérer et qu'il appelait de tous ses vœux.

Enfin, Mme de Savenay entra en convalescence. Les forces lui revinrent promptement ; mais la plaie de son âme se raviva dans la plénitude de ses facultés mentales. Elle en vint à regretter d'être encore vivante, après l'effroyable tragédie dont elle se croyait l'héroïne.

Les bureaux de la maison étaient fermés depuis la mort de Savenay. On n'avait pu penser à changer d'appartement, à cause de la maladie de la jeune femme.

Rien n'était donc modifié rue Dounon.

L'automne était venu, le vent soufflait fort et chassait la pluie par rafales contre les vitres de la fenêtre derrière laquelle Mme de Savenay, pâle et languissante, était assise.

Gérard se trouvait, depuis plusieurs semaines, retenu à Saint-Germain par les nécessités du service.

Marguerite se trouvait donc seule toute la journée. Et toute la journée seule avec les terribles souvenirs qui, même la nuit, ne lui laissaient pas un instant de repos. Elle n'osait, autour d'elle, s'informer de ces pauvres gens de qui elle rêvait et du malheur desquels elle était la cause.

Qu'étaient-ils devenus ? Comment avaient-ils supporté les infortunes ?

Jordanet, sans doute, avait quitté la France, et il était là-bas, bien loin par delà les océans, seul, désespéré, mêlé à la tourbe des bandits...

Et ses enfants ? Et sa femme ?

Ceux-là aussi la préoccupaient. Mais ces préoccupations, elle ne voulait les confier à personne, à Gérard et à Maxime moins qu'à tout autre.

Elle n'avait pu lire, quelques mois auparavant, les comptes rendus des journaux sur l'affaire Jordanet, puisqu'elle s'était alitée le jour des assises en apprenant la condamnation, mais depuis qu'elle se voyait guérie, elle s'était procuré, sans le dire à Gérard, ces journaux, et les lisait en cachette.

René la venait voir, chaque fois qu'il pouvait obtenir une permission de sortie, ne fût-ce que de vingt-quatre heures.

A chacun des visites de son filleul, Marguerite baissait les yeux devant lui, comme si elle avait conscience qu'il était seul à connaître

l'affreuse vérité. Pourtant, elle avait beau interroger sa mémoire, elle ne pouvait se rappeler si, vraiment, après le meurtre, une parole révélatrice était sortie de sa bouche, en présence du fils Lemayeur.

Le jeune officier dissimulait sous un sourire forcé les tortures que lui faisait éprouver le terrible secret qu'il gardait caché au plus profond de son âme.

Peu à peu, Marguerite se rassura : non, René ne devait rien savoir de précis ; sans quoi, il n'aurait pas montré tant d'amitié à sa marraine ! Un jour, elle poussa la hardiesse jusqu'à lui dire :

— Je voudrais bien savoir... ce qu'est devenue cette malheureuse famille ?

— Les Jordanet ? fit René.

Elle n'avait rien précisé, et pourtant, il comprenait, du premier coup, Marguerite pâlit affreusement.

— Oui, balbutia-t-elle, la veuve Jordanet et ses quatre enfants.

— Je m'en suis inquiété dès les premiers jours, et prévoyant qu'aussitôt guérie, vous m'en parleriez, je me suis renseigné d'avance. Que voulait-il dire par là ? Allait-il lui dicter son devoir, l'obliger à se démasquer ?

Les explications de son filleul achevèrent de la troubler.

— Chère marraine, dit-il, je sais combien vous êtes humaine et charitable, et je n'ai pas douté un seul instant que vous ne tarderiez pas à m'interroger sur les Jordanet.

Et il ajouta, en la fixant d'une façon étrange ;

— C'est cruel, mais c'est ainsi : les fautes des coupables retombent toujours sur des innocents.

Marguerite se cacha le visage dans les mains et éclata en sanglots

— René, fit-elle, il y a d'inexorables fatalités ?

Il l'aimait tant, sa marraine, qu'il regretta d'en avoir trop dit.

— Bref ajouta-t-il, la veuve Jordanet et ses enfants n'ont manqué de rien jusqu'à présent, grâce au courage déployé par Médéric, le plus jeune des deux frères. Ce brave garçon ne se contente pas de faire sa journée d'ouvrier mécanicien. Le dimanche, il donne des leçons de bicycle aux amateurs ; de plus, il a monté un petit atelier où il entreprend, pour son compte personnel, des réparations de vélocipèdes.

— L'ainé ne travaille donc pas ?

— Jean ? Paresseux et insubordonné, il n'avait appris aucun métier. Toutefois, je sais, de source certaine, qu'il n'a pas voulu rester à charge aux siens. Il vit de son côté.

— A-t-il trouvé un emploi ?

— Je l'ignore.

— Il faudra vous en inquiéter.

— Comptez sur moi.

— Et les jeunes filles ?

— Louise ne quitte pas sa mère, dont la santé exige des soins constants. C'est une femme de ménage dans toute l'exception du mot. Elle fera le bonheur de celui qui l'aura pour compagne.

Son visage s'était éclairci soudain. Le sous-lieutenant Lemayeur paraissait heureux de parler de Louise.

— Et l'autre jeune fille ? demanda la veuve.

— Camille ! Oh ! celle-là est malheureusement trop jolie pour son bonheur. Elle n'a pas le charme de Louise ; mais elle fait retourner tous ceux qui la rencontrent. Sa mère l'a placée dans un atelier de modiste ; j'ai grand-peur qu'elle ne lui soit enlevée un jour ou l'autre.

Comme il était renseigné ! un familier des Jordanet n'en aurait pas su d'avantage.

— C'est vrai, soupira Marguerite, les belles filles pauvres n'ont aucune sécurité dans ce grand Paris quand elles sont privées de leur père.

— Médéric veille sur elle, autant que son travail le lui permet ; mais il ne sera pas toujours là.

— Et puis, un frère n'a pas l'autorité du chef de famille.

— C'est malheureusement vrai.

— Mais, René, comment savez-vous tout cela ?

— J'ai chargé quelqu'un de me renseigner.

— Qui donc ?

— Un ancien camarade de collège. C'est un homme discret et sûr ; je puis me fier entièrement à lui ; il ne me trahira pas.

Marguerite ouvrit son secrétaire et en tira un billet de cinq cents francs.

— Je suis moi-même à la veille de me trouver dans la gêne, dit-elle ; mais je tiens à faire un peu de bien à ces pauvres gens, pendant que c'est encore en mon pouvoir.

Elle ajouta, en lui remettant le billet de banque :

— Arrangez-vous de manière à leur faire parvenir cette somme, sans qu'il puissent soupçonner d'où elle vient. Et tenez-moi au courant de leur situation.

— C'est entendu, marraine ; je ne les perdrai pas de vue.

Le sous-lieutenant Lemayeur se retira après lui avoir baisé la main, comme autrefois, sans que sa physionomie trahit aucune arrière-pensée.